

rupture du lien peso-dollar semble inutile. En 1996, Domingo Cavallo quitte avec fracas le gouvernement Menem. Personne n'osera plus défaire ce qu'il a bâti, d'autant que la reprise des années 1997 et 1998 conforte le statu quo.

Mais l'onde de choc qui suit l'écroulement des marchés financiers asiatiques en 1997 fait flancher la Russie pendant l'été 1998, puis le Brésil l'hiver suivant. Début 1999, Brasilia dévalue sa monnaie, coupant ainsi la route des exportations argentines vers leur plus grand marché (30 % des ventes à l'étranger). Les prêteurs deviennent mé-

fiant. Les taux d'intérêt grimpent. « Privée de sa principale drogue – le crédit – l'économie a commencé à suffoquer », résume Daniel Heymann, l'économiste de l'ONU à Buenos Aires.

L'économie argentine est paralysée. Depuis 1999, le PIB a baissé de 6 % et la production industrielle de 15 %. La classe moyenne, la seule qui se soit constituée sur le continent, est laminée. 20 % des Argentins sont au chômage, 20 % sont sous-employés. Chaque jour, 20 000 d'entre eux tombent sous le seuil de pauvreté, rejoignant le tiers de la population. Après les dernières réductions de salaires – de 13 % dans la fonction publique et jusqu'à 20 % dans le privé –, la moitié des 9 millions de salariés gagnent moins de 400 pesos (3 000 francs) par mois, alors que la vie est aussi chère à Buenos Aires qu'à Paris. Ultime humiliation : l'Argentine a dû déclarer un moratoire sur sa dette publique, qui frôle les 150 milliards de dollars. C'est la plus grosse faillite de l'histoire du monde !

Les Argentins n'ont pas été les seuls à provoquer leur malheur. Le Fonds monétaire international (FMI) a aggravé la maladie d'un pays longtemps considéré comme son meilleur élève. Le FMI n'a pas assez tiré la sonnette

Le lourd héritage péroniste

Mauvaise nouvelle : Eduardo Duhalde, le nouveau président de l'Argentine, est un péroniste. Bonne nouvelle : c'est l'un des derniers dinosaures du Parti justicialiste, le principal mouvement politique du pays, fondé par Juan Domingo Peron. Fasciné par Mussolini, ce colonel prend le pouvoir avec d'autres officiers en 1943. Il est élu président en 1946

face à l'alliance de tous les partis classiques (sociaux-démocrates, conservateurs, communistes). Partisan de l'indépendance économique et d'un Etat fort, il nationalise les services publics, augmente les salaires, met en place une politique sociale incarnée par son épouse, Evita. Renversé par les militaires en 1955, Peron s'exile dans l'Espagne franquiste, avant un retour triomphal en 1973. Il s'éteint en 1974, dans un



Juan Peron, président de 1946 à 1955, a mené une politique populiste.

pays au bord de l'anarchie. En 1976, un nouveau coup d'Etat militaire porte au pouvoir le général Videla, dont la « sale guerre » va faire près de 30 000 morts et sacrifier une

génération d'intellectuels et de dirigeants politiques qui font aujourd'hui défaut au pays. La démocratie revient en 1983, après la défaite des Malouines. Les radicaux (centre gauche), remportent les premières élections. Mais, en 1989, Carlos Menem ramène les péronistes aux commandes. Depuis, ils mélangent allègrement populisme, corruption généralisée et orthodoxie libéral-

d'alarme quand l'Argentine s'est goinfrée d'emprunts entre 1996 et 1998. Il a ensuite accordé 40 milliards de dollars de prêts en décembre 2000, puis 8 milliards en août 2001, à condition que le gouvernement s'entête dans une orthodoxie budgétaire qui ne faisait qu'aggraver la crise. Et il a finalement provoqué la cessation de paiements en fermant en décembre 2001 le robinet du crédit, sans doute sous la pression des Etats-Unis.

Domingo Cavallo
Le père de la fixité dollar-peso a dû démissionner en décembre 2001.



DANIEL GARCIA/P

On entend souvent dire ici que l'Argentine « s'amérique-latinise ». Un drame, pour un pays qui a encore la tête en Europe. « Songez qu'il est possible de se rendre quotidiennement à Paris ou à Londres, alors qu'il n'existe aucun vol direct entre Buenos Aires et Mexico ! » souligne Vincent Chevalier, fondateur de l'agence de voyages Equinoxe. Dans les librairies de la capitale, la ville la plus dense du monde en psychanalystes, les best-sellers s'appellent *L'Atroce enchantement d'être argentin*, du sociologue Marcos Aguinis, *L'Erreur d'être argentin*, de l'industriel Eduardo Bakchellian, ou *La Fin du rêve argentin*, du politologue Mariano Grandano, pour qui « c'est la fin du mythe de la richesse argentine. »

Le pays réalise que sa pauvreté vient en réalité de sa richesse. Privé de matières premières, le Japon a jeté toutes ses forces dans le développement économique. Au contraire, les Argentins, qui disposaient d'immenses ressources naturelles (dont les mines d'argent, qui ont donné son nom au pays), ont vécu en rentiers. Il leur manque aujourd'hui deux ingrédients essentiels pour retrouver le chemin de la prospérité : un Etat digne